

Philippe HUC

---

# LE TIROIR SECRET

POÈMES

---

TROISIÈME ÉDITION

---

GOLDENSCHRITT, Éditeur  
PARIS.



**DU MÊME AUTEUR**

**Le Renard et le Corbeau,**

poème comique . . . . . (épuisé).

**POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT**

**Zella, comédie, en un acte et en vers.**

# I

## SONNET

Vos traits — vous que j'ai tant aimée,  
Étaient d'un charme original ;  
Vous n'aviez pas un front banal,  
Ni le profil pur d'un camée.

Votre âme de rêve affamée  
L'orgeait un multiple idéal ;  
Mais dans votre cœur automnal  
Que de rudesse renfermée !

Femme aux nonchaloirs irritants,  
Vous portiez, ma chère, en ce temps,  
Avec cet étrange sourire,

Cette jupe aux tons doux et verts ;  
Et pour vous j'écrivais des vers  
Que j'osais à peine vous lire.

---

# II

Je songe à vous ; le crépuscule  
Berce mon rêve ; je vous vois ;  
L'aiguille trotte sous vos doigts ;  
Près de la lampe minuscule ;

La lampe en vieux cuivre, éclairant  
Seulement un coin de la salle  
D'une lueur paisible et pâle ;  
Et je vous contemple en entrant :

De reflets tièdes et mobiles  
Se nuancent vos blonds cheveux ;  
DouceMENT j'approche et je veux  
Baiser vos lèvres indociles.

Et nous nous mettons à causer  
Tendrement, la lampe charbonne ;  
Vous souriez, aimante, bonne. . .  
« Vous m'écrirez ? » — « Non ! » — « Un baiser ? »

Un autre ? Un autre ! » — « Quelle rage !  
Méchant. . . » — « Un autre ? » — « Non, cessez ! »  
Et vous aussi vous m'embrassez  
En murmurant : « Non, soyez sage. . . »

---

### III

J'ai gardé ce livre de vers  
Que nous lisions jadis ensemble ;  
Et quand je l'entr'ouvre il me semble  
Qu'en un paradis je me perds.

Chaque poème, chaque page,  
Chaque mot est un souvenir ;  
Et trois ans n'ont pas su ternir  
Les traits calmes de votre image.

Il me semble à l'heure où je lis  
Que votre main tiède me frôle,  
Et que par dessus mon épaule  
Vos grands yeux de rêves emplis. . .



D'un arrière-goût de tendresse  
Mon cœur sans cesse est en émoi :  
Votre âme flotte autour de moi  
Comme une invisible caresse.

---

IV  
SONNET

M'avez-vous aimé, vous ? Hélas !  
Hélas ! j'ai peur de me méprendre :  
Tantôt vous étiez douce et tendre,  
Et tantôt froide comme un glas.  
J'ai beau revivre pas à pas  
Cet amour qui n'est plus que cendre,  
J'ai beau dans mon âme descendre,  
J'ai beau bouleverser le tas  
Des souvenirs, je ne rencontre  
Qu'un brouillard vague où je me perds,  
Doutes sans fonds, doutes amers.  
Oh ! trouver la preuve qui montre  
Qu'elle m'aima jadis, ou bien. . .  
Non ! Plutôt ne rien savoir ! Rien

---

V

Je me disais en regardant  
Hier votre photographie,  
Combien cet amour fut ardent  
Et comme tout se modifie.

Cette image — un trésor jadis  
A l'instant où vous m'étiez chère —  
Je la vois sans trouble, et je dis  
Votre nom d'une voix légère.

Comment ? Pourquoi s'est-il enfui  
Mon amour naguère vivace ?  
Depuis hier je pense à lui  
Et ne trouve plus que sa trace.

Mon cœur pour vous n'a plus frémi,  
Cet amour est mort, je vous jure.  
Moi qui le croyais affermi  
Comme un palais. . . Pauvre mesure !

---

## VI

Tous vos souvenirs : deux voilettes,  
Un mouchoir rose, un ruban bleu,  
Ce vieux bouquet de violettes,  
Au feu ! je les ai mis au feu !

Des mois ont fui ; mais ma pensée  
Vibre encor du même frisson ;  
Non, la corde n'est pas cassée  
Et c'est toujours le même son.

En vain je raisonne, j'ergote,  
Mon cœur toujours d'elle est rempli ;  
Telle une vieille redingote  
Garde un immuable faux-pli.

## VII

### SONNET FINAL

Avec angoisse, ce matin  
J'ai découvert que votre image  
S'effiloçait comme un nuage  
Et s'estompait dans le lointain.

Et de mon esprit incertain  
Furent lentement votre visage,  
Votre douceur, votre langage,  
Vos cheveux, vos doigts, votre teint.

Mon cœur chaque jour est plus vide  
De vous, plus vide et plus limpide.  
Tel un boudoir tiède, où du buis

Mourut, conserve une odeur forte,  
Puis douce, puis légère, puis . . .  
Fin ; plus rien ; l'odeur est morte.







